

En 2018, vous changerez de regard sur le monde



7 PHILOSOPHES VOUS
METTENT SUR LA VOIE

PHOTOS : ÉMILE LOREAU POUR « LE MONDE »

ET SI LES PHILOSOPHES nous donnaient des superpouvoirs? Si leur réflexion accroissait notre puissance en nous rendant plus lucides, plus pertinents, plus justes? Si, en nous permettant d'envisager les choses autrement, ils nous ouvraient de nouveaux horizons et surtout nous offraient une capacité d'action inédite? Car, plus que jamais, l'époque nous requiert, l'urgence environnementale nous presse, les attentats nous mobilisent, la crise politique nous alarme. Il nous faudrait retrouver une ligne de conduite et donc une ligne de pensée.

On a beaucoup sollicité, ces derniers mois, les historiens ou les économistes, devenus maîtres dans les grandes questions: d'où

venons-nous? Où allons-nous? C'est au tour des philosophes. Le pari de ce supplément spécial est de proposer des rencontres avec des femmes et des hommes qui travaillent à éclaircir le fouillis du monde, loin de l'agitation médiatique.

Ce sont des voix nouvelles qui s'expriment. Toutes proposent de reprendre la main – tant sur le changement climatique, qui n'est pas une apocalypse, que sur les algorithmes, dont la dictature n'est pas une fatalité. Elles contestent l'emprise inéluctable des « fake news » ou la propagation d'un travail déshumanisant. Elles considèrent que les peurs qui nous habitent peuvent nous donner de l'élan, tout comme

l'espoir d'un monde qui s'arrache aux positions assignées en fonction des sexes nous rend de la liberté. Quant à l'Europe, elle est à la croisée des chemins: le débat démocratique peut lui conférer son sens comme espace de droits et de dignité. Dans leur grande majorité, ces voix insistent sur la nécessité de retrouver du commun.

Bref, ces entretiens sont des moments de pause. Pour nous tous et pour vous autres. Pour que vous sautiez dans la nouvelle année en sachant qu'à défaut de changer de monde vous pouvez changer d'idées, et que c'est déjà une façon de le transformer. ♦

JULIE CLARINI

Vous
pourrez
contribuer
à la fin

La mise au jour de l'ampleur du harcèlement sexuel dans notre société a aussi prouvé à quel point le sexisme avait toujours cours. Dans ce contexte, Thierry Hoquet, auteur d'un essai sur la virilité et convaincu que le sexe biologique n'est pas un destin, considère que ces débats aideront à dépasser un jour la tyrannie du genre

du patriarcat

Avez-vous aujourd'hui des raisons d'espérer que les hommes lâchent le pouvoir ?

L'incroyable libération de la parole autour des affaires d'agressions sexuelles rend possible l'inversion de la peur et de la honte : dorénavant, ce sont les agresseurs, et non les victimes, qui devront se cacher. Ces paroles me paraissent, en outre, curatives. Il s'agit de penser et panser une blessure. Mais, pour moi, le spectacle proprement sidérant que les mots des « briseuses de silence » nous révèlent constitue plus une raison de désespérer que d'espérer, car on prend vraiment la mesure de ce que j'appellerais « l'étendue du mâle » et des dommages qu'elle provoque. L'ampleur de la dénonciation montre, en effet, combien le monde est encore structuré de manière sexiste. Aujourd'hui comme hier, une femme n'existe que comme objet de désir pour les hommes. Il faut bien comprendre la violence symbolique, physique et psychique que cela représente.

S'il y a aujourd'hui des raisons d'être optimiste, je les verrais plutôt dans les débats très vifs sur l'écriture inclusive qui montrent que nous avançons sur le volet symbolique. Un sexisme systémique se loge à l'intérieur de la langue : c'est toujours le « masculin » qui sert de neutre et le « féminin » qui l'emporte sur le masculin. Beaucoup d'hommes pensent que changer ces règles est secondaire. Il serait plus important d'abattre le capitalisme, de sauver la planète, d'en finir avec la souffrance animale... Or, c'est justement parce que cette question relève du symbolique qu'elle touche au fond des choses. C'est comme si on disait que le mariage pour tous est simplement anecdotique alors qu'il modifie en profondeur la signification d'une institution séculaire.

S'intéresser aux manières de s'exprimer à l'oral et à l'écrit, ce n'est pas seulement inventer de nouvelles règles ou tordre celles qui existent, mais c'est réfléchir à ce que parler veut dire. Les individus ne se contentent pas de choisir entre des listes de mots, le langage n'est pas un logiciel de traduction de leurs pensées, il contribue à structurer celles-ci. Pour ma part, j'ai tendance à privilégier les formules épiciques, lesquelles ne changent pas de forme au masculin et au féminin. Pour s'adresser à un

groupe, on peut par exemple employer une formule comme « respectables collègues », dont on ne saurait dire si elle s'adresse à des hommes ou des femmes, plutôt que « chers tous » ou, mieux, « chers tous et toutes » ou encore « cher.e.s tous.tes ». Quelle que soit l'option finalement retenue, dans les esprits et dans les usages, je crois que la bataille est gagnée. Tout le monde s'accorde à penser que le masculin n'épuise pas le collectif.

Quel rôle jouent les attributs biologiques – poils, muscles, pénis... – dans la fabrique du mâle dominant ?

C'est une mythologie cosmique. Penser que les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus évoque la croyance dans l'astrologie et témoigne du besoin d'asseoir une situation sociale et institutionnelle sur un fondement naturel ou ancestral. Ainsi, les femmes seraient naturellement enclines au soin et à l'empathie, et les hommes aux sciences et à l'orientation dans l'espace. Cette pseudo-assise naturaliste sert à étayer symboliquement le système qu'on avait coutume autrefois d'appeler le patriarcat, pour lui permettre de se perpétuer et de s'autolégitimer. Dans sa forme contemporaine, le naturalisme invoque la sélection naturelle des gènes, mais on a pu, par le passé, tirer d'identiques conclusions d'autres théories biologiques comme la théorie des humeurs.

La virilité, cette vertu morale tirée de qualités physiques, que vous distinguez de la masculinité, est-elle forcément l'apanage des hommes ?

Les hommes se sont annexé cette notion bien qu'elle ait une dimension universelle. On peut tout à fait imaginer une virilité féminine. D'ailleurs, les viragos romaines étaient des femmes courageuses qui se battaient pour une cause, et non des mégères poilues ! Mais cet usage ancien du terme est difficile à faire accepter aujourd'hui tant il tranche avec les représentations habituelles. Du coup, on a tendance à l'utiliser pour évoquer des femmes masculinisées, de même qu'on parle de « garçons manqués » chez les enfants. Certains sont même allés jusqu'à mettre

en question l'identité sexuelle de Jeanne d'Arc ou à supposer que les textes de Louise Labé avaient été écrits par un homme. En somme, dès qu'une femme est capable de faire des choses qui sortent des attendus d'une société donnée, on lui prête des qualités masculines. Et symétriquement, quand un homme s'intéresse à ses enfants, il est aussitôt féminisé : c'est un « papa poule » ! Autrement dit, toute personne qui essaie d'échapper aux diktats du genre est renvoyée à l'autre sexe.

La domination masculine s'appuie sur la division de l'humanité en deux sexes. Est-il raisonnable de penser qu'on puisse en finir avec ce dualisme ?

Je pense que l'anatomie ne doit plus être une destinée car les compétences ne sont pas dictées par des organes. Concrètement, il faudrait supprimer la mention du sexe sur la carte d'identité et son enregistrement à l'état civil. Refuser les assignations administratives, qui contribuent à sédimentier la différence des sexes comme quelque chose de déterminant dans nos manières de nous rapporter aux autres, permettrait de dépasser la fixation sexuelle qui structure nos sociétés. Les lectures queer de la figure du cyborg qui hante la culture contemporaine, de *Terminator* à *Robocop*, peuvent aussi nous y aider. En brouillant la dichotomie entre nature et artifice, ces êtres hybrides, combinaisons d'éléments organiques et techniques, troublent le genre. Bien sûr, nous n'avons pas la maîtrise de phénomènes physiologiques comme la puberté, la ménopause ou l'andropause, mais l'histoire humaine consiste à s'arracher à cette destinée biologique.

Pourquoi l'indifférenciation sexuelle fait-elle si peur ?

Cette crainte du neutre est aussi une peur du chaos. Elle repose sur un argument quasi évolutionniste qui consiste à penser que l'humanité résulte de copulations hétérosexuelles fécondes. Dans cette perspective, on a prétendu par exemple que les lesbiennes étaient des femmes qui refusaient la fécondité, conduisant tout droit à l'extinction de

l'espèce. C'est ce même argument naturaliste qui est aujourd'hui mobilisé par ceux qui brandissent la menace d'une extinction de la « séduction à la française » et imaginent que le désir s'éteindra si l'on tente d'assouplir le carcan du genre. Pourtant, c'est oublier que les individus ont été attirés les uns vers les autres, et se sont reproduits bien avant l'invention du maquillage, des crinolines, des talons hauts, du rose et du bleu ! Pas besoin de ressembler à ce qu'on attend aujourd'hui d'une femme pour plaire...

En outre, même le fondement naturel de la reproduction est aujourd'hui remis en cause par les évolutions de la technique qui permettent, en partie, de s'affranchir de l'anatomie : un couple infertile ou homosexuel, ou même une personne célibataire peuvent espérer avoir des enfants. Si bien qu'aujourd'hui, plutôt que d'agiter la peur fantasmagorique d'un monde sans désir ou sans progéniture, on ferait mieux d'entendre le très vif désir d'enfants de certaines catégories de la population, et de s'occuper à y répondre.

Pour amorcer un changement de civilisation, il ne suffit pas de repenser le rôle des unes et des autres dans la société, il faut cesser de se focaliser sur les sexes. Chaque être humain doit pouvoir épanouir son potentiel de la manière la plus complète possible, en fonction de tout ce qui le compose.

Dans quel ouvrage se plonger en 2018 pour trouver l'inspiration ?

La Dialectique du sexe, de l'Américaine Shulamith Firestone [1945-2012], traduit en français en 1972. L'autrice, une féministe antinaturaliste et protechnologie, envisage notamment d'émanciper les femmes de la charge de reproduction, ce qui donne à terme le projet d'utérus artificiel. C'est pour elle une manière de s'affranchir de la part des inégalités tenant en quelque sorte à notre héritage biologique. Ce livre radical et minoritaire interroge le destin de l'humanité par-delà ses fondements naturels. Il nous rappelle que nous venons de quelque part mais aussi que nous allons quelque part. Et que c'est à nous de décider où. ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR MARION ROUSSET

THIERRY HOQUET

Né en 1973, Thierry Hoquet est professeur de philosophie à l'université Paris-Nanterre. Il travaille sur les sciences de la vie et leurs prolongements culturels. Après plusieurs ouvrages consacrés aux naturalistes (Buffon, Linné, Darwin), il entreprend de jeter un pont entre les sciences humaines et les sciences biologiques. Il publie alors *La Virilité : à quoi rêvent les hommes ?* (Larousse, 2009), puis une anthologie sur *Le Sexe biologique* en trois volumes, parus chez Hermann à partir de 2013 et dont le dernier est prévu pour mars 2018. En 2016, avec *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie* (Seuil), il interroge l'image standard de la différence des sexes portée par le naturalisme et propose un « alternaturalisme ». Parallèlement, il analyse les rapports entre machines et organismes, dans *Cyborg Philosophie. Penser contre les dualismes* (Seuil, 2011). Son conte philosophique *Sexus nullus, ou l'égalité* (iXe, 2015) envisage un monde où l'on n'enregistrerait plus le sexe des individus sur leur état civil ou sur leurs papiers d'identité.